

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Chimie du verbe

Nadine Ltaif, *Entre les fleuves*, Montréal, Guernica, coll.

« Voix », 1991, 52 p.

Claudine Bertrand, *La Dernière Femme*, Montréal, Noroît, 1991, 144 p.

Daniel Guimond, *Continuum*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. « Les rouges-gorges », 1991, 52 p.

Jocelyne Felx

Number 66, Summer 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38935ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Felx, J. (1992). Review of [Chimie du verbe / Nadine Ltaif, *Entre les fleuves*, Montréal, Guernica, coll. « Voix », 1991, 52 p. / Claudine Bertrand, *La Dernière Femme*, Montréal, Noroît, 1991, 144 p. / Daniel Guimond, *Continuum*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. « Les rouges-gorges », 1991, 52 p.] *Lettres québécoises*, (66), 27–28.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

The logo for 'Érudit' features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Nadine Ltaif, *Entre les fleuves*, Montréal, Guernica, coll. «Voix», 1991, 52 p., 10 \$.

Claudine Bertrand, *La Dernière Femme*, Montréal, Noroît, 1991, 144 p., 12 \$.

Daniel Guimond, *Continuum*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, coll. «Les rouges-gorges», 1991, 52 p., 6 \$.



Chimie du verbe

Laxisme d'éditeurs

POÉSIE
Jocelyne Felix

EN ART, me semble-t-il, la pensée intervient non pour dominer la sensibilité mais pour lui faire rendre tout ce qu'elle contient. Elle opère comme ces procédés d'extraction de l'or qui forment des amalgames que l'on chauffe dans des cornues pour séparer le métal de la gangue. Plus un art est porteur de vérité, plus il exige dans sa pratique un traitement, une *pesée* de tous les instants. Aux confins du minéral et du langage, pour le poète comme pour ceux qui tamisent l'or des rivières, le vrai à l'état brut est plus faux que le faux. Ni les auteurs ni les éditeurs n'échappent à cette chimie.

Riches alliages

D'origine libanaise, Nadine Ltaif vit à Montréal. Déjà *Les Métamorphoses d'Ishtar*, son deuxième recueil, paru en 1987, avait retenu l'attention. D'entrée de jeu, il faut saluer chez cette poète l'instinct de l'analogie. Une véritable logique des profondeurs règle la procession des images de son dernier recueil *Entre les fleuves*. Souvent associées à l'eau, celles-ci figurent le départ et la naissance, tout comme la précarité du lieu. Le titre du livre évoque à travers cette symbolique la traversée de plusieurs identités culturelles. De prime abord, ce serait une erreur grave que de se laisser rebuter par les fautes de ce texte et par son ton moyenâgeux : une passion vibre des proses de Nadine Ltaif. Situé aux

confluents des quatre cultures qui ont nourri l'Occident (Égypte, Grèce, Rome et culture judéo-chrétienne), *Entre les fleuves* est le livre de l'exil. La parole exilée m'apparaît d'ailleurs plus incarnée que ne le sous-entend le commentaire au plat verso du recueil.

Manifestement, ce qui fait le charme de cette œuvre, c'est l'audace avec laquelle Ltaif se confie pleinement aux ressources du rêve qui, paradoxalement, ne cesse de rendre perceptible la tension de l'auteure vers l'expression de la réalité difficile de l'exilé-e. Dès la première prose intitulée «À la belle dame sans merci», Ltaif a élu un langage à la limite de la pure évocation, de la pure adoration. De page en page, la parole proférée sème des noms propres pour appeler l'autre au loin : Hécaté, Lilith, Morgane, Hathor, etc. Ces noms issus de la littérature universelle traduisent, dans un esprit de ferveur, la convivialité Orient-Occident et christiano-musulmane qui traverse le recueil. Parmi cette diversité, le nom de la *dame* (dans la pure tradition de la lyrique courtoise), aux résonances maladroites, d'une intense vérité, retient l'attention.

Ce dernier choix de Ltaif m'a paru des plus intéressants. Au sens profond du terme, et par delà les rivalités ataviques et les folles complexités historiques, la dame devient l'allégorie souffrante des aspirations souvent déçues de l'émigré-e. Je suppose que le choix de cette image-mère autour de laquelle gravitent nombre d'images du recueil n'est pas anodin puisque la poésie courtoise du XII^e siècle plonge ses racines dans le monde arabe.

Sous-jacent à ce thème, se dessine comme en pointillé, tout au long du recueil, une méditation sur le déracinement :

Celui qui ne fait pas seulement la guerre. Celui qui prend racine aux racines du déracinement profond qui se trouve à l'origine du sens de la vie en dedans de nous.

(p. 28)

D'autres ont déjà frayé la voie suivie par Ltaif. L'exil comme pensée de l'être, n'est-ce pas du Jabès revisité ? Du Jabès aussi, cette neutralisation de l'événement dans le symbole et l'imaginaire ? Pourtant, on apprécie le ton personnel, l'autorité enchanteresse de Ltaif, la profondeur naturelle de son écriture qui va effleurer des sujets immenses. Toute l'inquiétude historique, la réflexion millénaire d'un peuple, sa douleur et celle des femmes de son pays, elle l'exprime avec justesse et gravité. Et mêlés à cet or, vices de syntaxe, coquilles et lourdeurs de la mise en page, imputables à l'éditeur, sont ici très navrants.

L'or de guerre

Une dialectique du clair et de l'obscur règne sur les poèmes de *La Dernière Femme*. Plein de puissance et de douceur, ce livre est intrigant ; d'abord parce qu'il met en valeur les extrêmes, ensuite parce que le nœud du propos est de nature sexuelle. Toutefois, les poèmes sont conduits de telle façon, avec des ruptures, des lacunes, des descriptions objectives et des points de vue intérieurs, que le mystère n'est jamais dissipé. L'auteure, Claudine Bertrand, a mis son monde au diapason de l'urgence qui traverse le texte, avec le doigté et la rigueur du *maître*. Les phrases y ont la diction de l'indicible. Les pensées énoncées évitent le plus souvent ce qui reconduit à la prose. L'idée revendique avec justesse sa voix et un certain mode d'existence tout harmonique.

La Dernière Femme module une histoire d'amour-haine avec/contre le père. La mise en procès du père par la fille apparaissait aussi dans *Les Vies frontalières* de Rachel Leclerc, mais ici le texte qui procède par notes cursives se contente davantage de rester une musique

Nadine Ltaif
Entre les fleuves
Poésie



Guernica



Nadine Ltaif

économe dans les lettres. De plus, s'il y a un versant tempéré, à la lumière plus sereine, la rémanence du passé dans le présent reconduit insensiblement à la présence centrale du père, à son existence à la fois obsédante et imprécise.

Le père revit donc en certains passages dans l'ombre de la scène primitive. Le texte dénude la blessure. Les allusions plus ou moins directes à l'effraction sont reconstituables dans le recueil, encore que rien ne soit spécifié et que le mot *inceste* demeure discret. Au demeurant, Bertrand a disséminé dans son texte les dénnotations, toujours éparses et fragmentaires, de la scène primitive refoulée qu'elle fait jouer par l'«autre femme» qui habite son miroir et qui obéit à son nom : elle-même il y a

vingt ans. Tout restant allusif, la poésie y devient un corps intraduisible et la fiction se réduit à des traces.

Ce «journal du poème» (p. 121) ou ce «roman d'un sujet inavouable» (p. 141) comprend neuf chapitres titrés aux pages réduites le plus souvent à quelques phrases sinon à une seule. Le recueil se termine par une réflexion (un peu faible) sur l'émotion

poétique et par une évocation de la dernière femme méditant sur l'«entreprise d'effacement mémoire» (p. 133) et le pouvoir d'espérance. Aux dernières pages, tout se passe comme si la guerre déclarée au père s'éteignait, et comme si le langage ne pouvait que tendre indéfiniment vers la justice après avoir reconnu et pratiqué la guerre en soi.

Voilà donc un beau texte, superbement illustré par l'artiste et poète Célyne Fortin, et reflétant l'écoute et les soins des éditeurs. Un texte, en somme, inaltérable comme l'or !

Or ensablé

De ce troisième livre de Daniel Guimond, je dirai qu'il serait un peu facile d'imputer aux seules carences de l'auteur les faiblesses de ce recueil. Il arrive trop souvent que des livres de poésie deviennent des choses de pure consommation, aussitôt abolies, sans exercices de l'esprit. Il est des choix éditoriaux qui représentent de bien tristes opérations.

J'ai retenu ce livre à cause de son spleen, de sa grisaille et de son côté *maso-léger*. À travers ses maladresses et l'ennui qu'il distille, il reflète le désœuvrement, le blasement, la dégradation du temps sur fond d'impuissance, bref une sorte d'état monochrome :

*Ma jeunesse est déjà vieille
Le vent tranche malgré
ma figure encore humaine
je m'attribue moins de souvenirs
qu'un noyé échoué sur la grève
(p. 33)*

Mieux travaillée, la langue qui évite de *poser*, serait juste dans sa banalité même. Si les titres des poèmes suggèrent avec à-propos une certaine marginalité, ceux du recueil et des trois sections me paraissent arbitraires. Le plaisir de l'écriture l'a cédé à la hâte. Voilà un livre *pbagocyté* par les maladresses de sa propre composition. Un livre, de plus, qui loin de «donner un sens plus pur aux mots de la tribu», m'apparaît simpliste. L'or du poème n'est ici que pépites alluvionnaires, parcelles de métal engagées dans une matière informe.



Les grands
nouvelliers sont
dans XYZ

1 an (4 numéros)
(T.P.S. incluse)
étudiant: 18 \$
individu: 20 \$
institution: 22 \$
étranger: 25 \$
Le numéro: 6 \$

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____ ☎ _____

Ci-joint: chèque mandat postal

Master Card _____ exp. ____/____

Signature _____

Faites votre chèque ou mandat à l'ordre de:

XYZ éditeur, C.P. 5247, succursale «C», Montréal, Qc, H2X 3M4

